

Jardin clos

Sébastien Chartrand

Numéro 145, avril 2015

Comme il vous plaira

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73824ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chartrand, S. (2015). Jardin clos. *Moebius*, (145), 105–111.

SÉBASTIEN CHARTRAND

Jardin clos

Pour Éli

Ainsi allongé, il pouvait contempler la voûte du mausolée. Une imposante maçonnerie romane, aux pierres énormes, massives, figées dans l'éternité; de lourdes colonnes soutenant des arcs plein cintre aux clefs savamment gravées. Le plafond, qui avait jadis été enjolivé de peintures émouvantes aux thèmes mélancoliques, n'était plus qu'un abstrait tableau de nuances grises, ocre et sable.

Les chants l'avaient éveillé. Des chants grégoriens, lents et contemplatifs, dont les syllabes latines résonnaient longuement dans l'écho ambiant. Encore ensommeillé, il se redressa doucement, laissant errer son regard autour de lui jusqu'à ce qu'il remarque que la lourde porte de bronze était entrouverte.

Sans se presser, il se leva, avança vers la sortie. Ses pas retentissaient tout en soulevant de larges bouffées de poussière. La mélodie monastique le berçait doucement, lui apportant support et apaisement alors qu'il franchissait le seuil du mausolée.

Le soir approchait. Au-dehors, la terre était craquelée comme une vieille peau d'agneau. Les arbres noueux, décharnés, projetaient leurs ombres gigantesques. Un brouillard humide couvrait le sol comme un linceul.

Hésitant, il fit un premier pas à l'extérieur. La brume sembla s'écarter sur son passage comme une volute de fumée dans le souffle du vent. Les chants grégoriens, si présents tout à l'heure, n'étaient plus qu'un faible murmure. À chaque pas, la musique s'estompait, puis elle s'évanouit complètement.

Il y avait longtemps qu'il n'avait pas arpenté ce sentier. Les arbres morts, la fraîcheur du vent, tout cela l'en avait découragé. Mais ce soir, sans qu'il sache pourquoi, il avait envie de s'éloigner de ce triste endroit. Avant même qu'il réalise la considérable distance parcourue, il vit la grille ivoire couverte de vignes desséchées. Laisée entrouverte, elle l'invitait à poursuivre son chemin.

*

— Mademoiselle... Vous ne pouvez pas allumer de flammes vives dans un hôpital.

Éliane se retourne prestement pour le foudroyer du regard. Le médecin semble vouloir disparaître dans son sarrau. Fondue comme du sucre dans l'eau, sa grande prestance de docteur.

— Juste brièvement, alors, balbutie-t-il en fixant le plancher.

Elle hausse les épaules et allume une dernière chandelle. Celle-là, elle la placera sur la table de chevet. Insatisfaite, Éliane soupire. Elle aurait voulu revêtir son père de quelque chose de plus digne qu'une jaquette d'hôpital, puis avait abandonné l'idée. Penser à habiller un corps inerte l'avait découragée.

Elle lui caresse le visage du revers de la main, prend un air résolu, lui ouvre doucement les paupières, épingle la vieille photo de famille à la tige à soluté, là où il aurait pu voir la photographie s'il avait encore été capable de voir.

Elle se blinde, ou plutôt elle tente de se blinder, puis elle cède et, n'y tenant plus, elle l'étreint en essayant de ne pas se dire que ce sera la dernière fois.

*

Ici, les arbres portaient encore leur parure d'automne. Immenses et majestueux, les érables centenaires étendaient leurs bras au-dessus des statues abandonnées. Le sol, comme drapé d'une riche dalmatique, était couvert de feuilles aux couleurs d'or, de vermeil et de sépia.

Il ne faisait plus nuit et le temps semblait avancer à rebours : le soleil était en train de se coucher, teintant la voûte céleste d'une riche couleur orangée. On distinguait encore les sculptures qui occupaient presque toute la clairière.

Les débris sur le sol indiquaient qu'elles avaient déjà soutenu un entablement. Pas de simples statues alors, mais des colonnes aux allures d'hommes et de femmes, télamons et caryatides, qui dormaient paisiblement sous le ciel embrasé, caressées par le souffle d'un vent étrangement chaud, porteur d'effluves raffinés. D'invisibles carillons tintaient au gré des rafales, emplissant l'air de sons mélodieux.

Pour la première fois, il s'attarda aux visages des statues. Certains éveillaient en lui d'étranges réminiscences, d'intangibles souvenirs. L'une d'elle, une jeune femme au sourire moqueur, au regard énigmatique, remuait en lui des émotions particulièrement vives, comme s'il l'avait déjà connue, des éons auparavant.

Des heures durant, sous ce crépuscule qui perdurait sans jamais céder le pas à la nuit, il contempla le visage de la caryatide, persuadé qu'il aurait dû la connaître, la reconnaître et, comme il s'entêtait, s'obstinait à se rappeler, un vif parfum l'effleura, porté par le vent du sud. Alors sans s'attarder davantage, il reprit son chemin.

*

Elle s'éloigne de son père en essayant les larmes qui avaient coulé sur ses joues. Stupidement, elle espère qu'il a remarqué son parfum, son préféré, celui que sa mère portait avant elle.

On toussote derrière elle. Histoire de se montrer conciliante avec le médecin, elle accepte d'abaisser le niveau sonore de la pièce jouée par son cellulaire. Les chants grégoriens se font plus discrets.

— Ça prendra combien de temps, une fois le respirateur débranché ?

Elle a déjà posé la question plusieurs fois, mais elle veut l'entendre à nouveau. Le médecin répond avec la même douceur qu'auparavant :

— Quelques minutes. Il n'y aura pas de râle, pas de douleur. Juste le sommeil qui le cueillera.

Elle fait un claquement de langue agacé. Qu'en sait-il, cet imbécile de médocastre, s'il y aura de la douleur ou non? Quelqu'un est revenu pour le lui dire?

Elle s'oblige à se calmer. Ce n'est quand même pas de sa faute, à ce toubib, et elle préfère encore sa présence à celle de la vieille pimbêche qui l'accompagnait lorsque fut prise la décision de procéder au débranchement.

Les chants grégoriens se taisent, son téléphone active le nouveau fichier musical, *Scarborough Fair*. La chanson préférée de sa mère.

Elle s'autorise une autre larme.

*

Le soleil brillait à présent bien haut dans le ciel d'azur, laissant tomber sur lui une chaleur réconfortante.

Il avait débouché sur un parc verdoyant tapissé d'herbes aromatiques. De grands saules pleureurs laissaient pendre leurs branches au-dessus d'un monoptère. La coupole du bâtiment circulaire reposait sur une rangée de colonnes de marbre blanc où grimpaient un lierre si dru qu'il voilait presque toute la pierre.

Il s'y assit un moment. L'air d'été était chargé d'odeurs délicates, un peu piquantes, parmi lesquelles il distingua le persil, la sauge, le romarin et le thym. Quelque part en lui, le nom de ces plantes fit surgir une question : où allait-il? Étrangement, une réponse lui vint tout de suite aux lèvres : *an acre of land, between the salt water and the sea strand*.

Secouant la tête, il chassa cette pensée. Une acre de terre entre l'eau salée et le rivage : un tel endroit ne pouvait exister.

Il se leva, quitta la construction de marbre. Où allait-il? Un bruit d'eau, au loin, attira son attention. Et cette fois, sans savoir pourquoi, il pressa le pas.

*

Elle finit de s'asperger le visage et ferme le robinet. L'eau fraîche l'a saisie, la ramenant à ses résolutions bien cérébrales, à « c'est mieux pour lui et pour moi ».

— Allez-y, lance-t-elle sèchement.

Elle évite son reflet dans le miroir suspendu au-dessus de l'évier. Si elle s'y voyait, elle se cracherait au visage, elle en est certaine. Le médecin s'approche avec sa compassion feinte.

« N'avance pas davantage », se dit-elle. Faisant écho à ses pensées, il s'arrête.

— Vous pouvez encore y réfléchir... marmonne-t-il.

— Non, coupe-t-elle aussitôt, et il comprend le message – ce n'est sûrement pas la première fois qu'il fait face à cette situation.

Sans lui jeter un regard, elle marche jusqu'au lit de son père et lui prend la main. Le cellulaire change de morceau, un extrait du *Clavier bien tempéré* de Bach. Tout bas, pour que son père seul l'entende – à supposer qu'il le puisse – elle lui récite un haïku qu'elle a pigé au hasard dans le recueil qu'il avait entamé, juste avant l'accident.

*

Un étang, si calme qu'il se fait le miroir du ciel. Tout autour, les cerisiers sont chargés de leurs fleurs printanières, lâchant au gré du vent de petites poignées de pétales roses qui flottent doucement avant de se poser sur l'eau. D'un pas vif, il franchit la distance qui le sépare du point d'eau, passe légèrement au-dessus d'une pierre blanche pour atteindre ce pont de bois qui forme un arc gracieux. De là, il peut contempler à sa guise les nénuphars couleur framboise et les carpes qui nagent paresseusement, sans laisser la moindre ride.

Pensif, il écoute, jaillissant du ciel, cette musique harmonieuse, symétrique, savante et pourtant si bouleversante. Des notes claires jouées sur un clavecin.

Une nouvelle fois, d'étranges paroles lui viennent aux lèvres, des mots qui remuent en lui d'étranges émotions :

*Les fleurs des cerisiers de la montagne
tombent dans le torrent
où tourne le moulin.*

Il n'y a pourtant ni montagne, ni torrent, ni moulin. Toutefois, ces mots sont là, bien présents, comme s'ils s'étaient d'eux-mêmes révélés à lui.

Le vent se lève à nouveau, chargé d'une odeur qu'il n'avait pas remarquée jusqu'ici : quelque chose de floral, d'un peu sucré, quelque chose qui évoque en lui un rire juvénile, des yeux moqueurs, un visage qu'il croit reconnaître...

... la statue de tout à l'heure...

... mais encore...

... et soudainement...

... Éliane !

Comme un torrent, comme un raz-de-marée, les harmonies du *Clavier bien tempéré* de Bach balaient tout sur leur passage. Il court à en perdre haleine, à s'en faire éclater le cœur, gravissant une à une les marches d'un escalier qui jaillit de nulle part, sculpté à même la paroi d'une montagne qui vient tout juste d'apparaître. Et chaque pas lui ramène un souvenir, un détail, plus que vingt marches et il se rappelle la voiture, l'autoroute, l'accident, plus que seize marches et viennent la chanson de *Scarborough Fair*, le haïku de Tchigetou-ni.

Neuf marches et il se souvient de sa mère, son père, ses frères et ses sœurs, tous les visages de cette vieille photo, tous les visages de ces statues abandonnées. Plus que quatre marches et il retrouve sa fille, son parfum, sa voix...

Plus que deux marches, déjà il voit la lumière, il entend au-dehors de lui-même, comprend qu'il dormait, qu'il va s'éveiller...

... puis la noirceur tombe.

Il y a eu un timbre sonore, puis plus rien. Le docteur n'a rien dit avant de procéder. C'est ce qu'elle souhaitait. Et maintenant, tout ce qu'elle veut, c'est quelques minutes seule avec son père. L'homme en sarrau le devine et s'esquive, fermant la porte derrière lui.

Éliane s'efforce de ne pas pleurer mais n'y parvient pas.

Son père était déjà mort au moment de l'accident, deux ans auparavant. Ne restait qu'une mécanique biologique artificiellement maintenue. C'est ce que disait la famille, c'est ce qu'ont dit les médecins.

Elle ne voulait pas le croire, au début. Au fil du temps, elle a cru qu'elle y croyait. À présent, elle réalise qu'elle n'y a jamais cru.

Elle s'efforce de ne pas hurler. N'y parvient pas.

Et elle sait que désormais, elle aura envie de hurler toute sa vie.